

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 55 (1917)
Heft: 7

Artikel: Le chanteur malgré lui
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212865>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Vâi noutrè z'estaffé cusi dedein lo lhi,
Lau z'haillon cé et lé, su 'na chòla on falo,
Et, sè met à bramâ bin fè : « Lison ! Sami ! »
Ma nion ne repondâi. Adan fâ dâi bouèlâie
Que binstout lo magnin, l'huissi et son nèvâo
Arrevirant ti tràî. La porta fut trossâie,
Et lé vaicè chàotâ dè coùte lè z'èpâo
Qu'avant lè get àovèrt, sein pouâi menâ la chetta.
Lo magnin, lo premi dit : « L'ant on coup de sang !
Lè faut sagni rido ! Justameint ma fliammetta
L'è adî avoué mè. » Le l'eimpougne et adan
Ao brè de la Lison lâi tè fâ onu' eincotse
Qu'on vâi bielliâ lo sang quasu dou' pi de hiaut.
Et pu l'ein fâ tant à Samin, à bré gautse...
L'avant ti dou' on sang bin adraî quemet faut.
Quand l'eurant bin sagni, ie tsertsant duve patte,
Câ faliâi portant bin lè z'eintâodre on bocon.
Lo magnin va founâ dein on moui de faratte,
Mâ ne trovâve rein que traou petit bocon.
Adan va ào bouffet iô dâi balle tsemise
Cheintant bin bou la buâ, ein preind iena et vâo
Dégoursi lo davau po 'na patta. La Lise
Que regrettâve gros, câ l'ètai sa meillâo,
La meillâo dau trossi : la tenyâ de sa mère,
(L'avâi dâi balle deint, tote fête ào crotset),
Sè site su son lhi, lè get tot ein colère,
Et fâ dinse ào magnin : « Laisse mè ci pantet ! »
... L'homme tot bounameint : — L'è tè qu'a la
[première]
Dèvesâ, que lâi fâ. T'âodri gardâ la tchivra ! »

MARC A LOUIS.

Consolation. — Un cycliste raconte qu'il a été
attrapé au mollet par un chien et fortement
mordu.

— C'est que, dit-il, il ne me lâchait pas.

— Oh ! les chiens sont très fidèles, fit une
dame.

Un insensible. — Il y a quelques années, un
brave Combiar tomba dans l'Orbe, non loin de
l'endroit où elle se jette dans le lac de Joux.
Des témoins se précipitèrent aussitôt à son
secours et, l'ayant repêché, lui donnèrent tous
les soins voulus. Remis sur pied et ragaillard,
notre homme regagnait son logis sans avoir
proféré une plainte, non plus que la moindre
parole de reconnaissance.

— Vous pourriez dire au moins : merci ! fit
un des sauveteurs.

Alors, l'autre, se retournant :

— Oh ! je savais bien que je ne risquais rien !

OU IL Y A DE LA GÈNE...

L'historiette suivante est extraite des *Mémoires*
de Saint-Simon. On y verra quelle singulière
liberté prenait une princesse — la future mère
de Louis XV — devant le roi Louis XIV.

Un soir qu'il y avait comédie à Versailles, la
princesse, après avoir bien parlé toute sorte de
langages, vit entrer Nanon, ancienne femme de
chambre de Mme de Maintenon, et aussitôt s'alla
mettre, tout en grand habit comme elle était, et
parée, le dos à la cheminée, debout, appuyée sur
le petit paravent entre les deux tables. Nanon passa
derrière elle et se mit comme à genoux ; le roi,
qui en était le plus proche, s'en aperçut et leur
demanda ce qu'elles faisaient là. La princesse se mit
à rire et répondit qu'elle faisait ce qu'il lui arrivait
souvent de faire, les jours de comédie. Le roi insista.

— Voulez-vous le savoir, puisque vous ne l'avez
pas encore remarqué ? C'est que je prends un lavement
d'eau.

— Comment, s'écria le roi, mourant de rire,
actuellement, là, vous prenez un lavement d'eau !

— Hé, vraiment oui, dit-elle.

— Et comment faites-vous cela ?

Et les voilà tous les quatre à rire de tout leur
cœur.

Nanon apportait la seringue toute prête sous ses
jupons, levait ceux de la princesse, qui se tenait
comme se chaussant, et Nanon lui glissait le clystère ;
les jupons retombaient et Nanon remportait

¹ Adélaïde, princesse de Savoie, femme du duc Louis
de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV et père de Louis XV.

² Louis XIV.

la seringue sous les siens. Il n'y paraissait pas. Ils
n'y avaient pas pris garde ou ils croyaient que
Nanon rajustait quelque chose à l'habillement. La
surprise fut extrême, et tous deux trouvèrent cela
fort plaisant. Le vrai est qu'elle alla, avec ce lavement,
à la comédie, sans être pressée de le rendre.
Quelquefois même, elle ne le rendait qu'après le
souper du roi et le cabinet. Elle disait que cette
eau la rafraîchissait et empêchait que la chaleur
du lieu de la comédie ne lui fit mal à la tête. Depuis
la découverte, elle ne s'en contraignit pas plus
qu'auparavant.

Au clair ! — Un enterrement en voitures passait.
Un passant en aborde un autre et lui dit :
— Vous ne savez pas, monsieur, qui on enterre ?

— Non, vraiment, monsieur... je regrette...

— Eh ! bien c'est celui qui est dans la première
voiture.

L'ÉTEIGNOIR

Une princesse de Suède avait pour habitude
de lire dans son lit. Elle reçut un jour un éteignoir
à ressort, avec ces vers de Piron :

Sage et brusque éteignoir, sachez au gré des gens

Vous bien tenir, tomber à temps ;

Et comme un capuchon guidé sur la bougie,

Quand la princesse lit, demeurez en arrêt

Tant que le livre lui plaît,

Et partez dès qu'il l'ennuie.

Des moments dans son lit à l'amour dérobés

Respectez la durée et marquez bien le terme ;

Quand elle est seule tenez ferme ;

Quand le prince arrive, tombez !

C'est pour rien. — Un Israélite vend, un
samedi, un complet à l'un de ses clients, qui,
en soldant son achat, fait observer au négociant
qu'il ne devrait pas, en raison des règles de sa
religion, faire du commerce ce jour-là.

— Oh ! mon cher monsieur, au prix où je
vous vends ce complet, je ne fais pas du commerce,
mais de la charité. — P.

LA PLANCHE

C'ÉTAIT un dimanche après-midi, un bon
vieillard dont la maison est située sur les
bords du Flon — le cours d'eau cher aux
Lausannois coulait encore à ciel ouvert — était
occupé à emmancher une serpe. Il pleuvait
depuis plusieurs jours. Un monsieur, en
promenade dominicale, malgré la pluie, descendait
le chemin en cul-de-sac qui aboutissait à la
rivière, très grossie.

Le promeneur, désappointé, s'approche du
vieillard :

— Dites-moi, brave homme, vous n'auriez
pas une planche à jeter sur le ruisseau, en guise
de pont ?

— Eh ! mon té si, mon beau mossieu, mais
les eaux sont bien trop hautes ; vous voyez, ça
déborde. On ne serait pas fichu de faire tenir la
planche. Vous seriez bien dans le cas de faire
un plongeon.

S'étant rendu à l'évidence, le promeneur s'ap-
prêtait à rebrousser chemin, tandis que le
paysan se remettait à tailler le manche de sa
serpe.

— Alors, vous travaillez le dimanche, fait le
« beau » monsieur, d'un ton sentencieux ; ce
n'est pas bien du tout !

— Mais, mossieu, ce n'est pas du travail, ça.
Je ne veux pas la vendre... ma serpe.

— Si fait, mon brave homme, si fait, vous
travaillez bel et bien. Or vous savez que les
Écritures sont formelles sur ce point. Vous vous
préparez un juste châtement. Et, à votre âge !...
Réfléchissez, brave homme, réfléchissez à ce
que je vous dis... Au revoir !

— Bien le bonjour, mossieu, bien le bonjour !...
Voyons-voilà, à présent, que j'enfate enfin ce
manche dans c'te serpe !

Un mois après. C'était encore un dimanche
et le temps était superbe. Le monsieur repassa
près de la maison du vieillard. Celui-ci était
assis devant sa porte. Le Flon ne débordait plus
ses rives, mais il y avait encore trop d'eau, ce-
pendant, pour qu'on pût le passer de pied sec.

— Hé ! mon brave homme, fit le promeneur
au vieux, seriez-vous assez aimable aujourd'hui
de placer votre planche en travers du ruisseau
pour que je puisse passer ? Il n'y a pas trop
d'eau, cette fois.

— Eh ! bien, mossieu, je demanderais pas
mieux, mais je regrette beaucoup ; je peux pas.
J'ai bien réfléchi à ce que vous m'avez dit, y a
qu'importe temps : Alors, vous concevez, je vou-
drais pas travailler un dimanche.

LE BON VALET

Ayant à faire un assez long voyage,
A son valet tout frais débarqué du village
Son maître dit : « Il te faudra, demain

M'éveiller de fort grand matin. »

Dès la pointe du jour, le valet ne fait faute ;

A la chambre du maître, en quatre pas il saute ;

Mais l'entendant qui ronflait rudement,

A pas de loup il redescend.

Longtemps après le dormeur s'éveille,

Il se rappelle que la veille

Il a recommandé... Cependant il est tard !

Il sonne son valet : « T'ai-je pas dit, pendar,

De venir m'éveiller aujourd'hui dès l'aurore ? »

— J'y suis venu, Monsieur, mais... vous dormiez

[encore.]

Le chanteur malgré lui, scène comico-lyrique,
paroles de A. Pajol, musique de P. Bastide,
(Fœtisch Frères (S. A.) éditeurs, Lausanne).

M. Paul Bastide, si apprécié comme chef d'or-
chestre, vient de faire paraître une scène comico-
lyrique pour deux voix d'hommes (ténor et bary-
ton) : *Le chanteur malgré lui*, destinée au suc-
cès le plus complet. Le libretto d'Albert Pajol est vi-
vement troussé, plein de gaieté et d'esprit. Paul Bas-
tide, en musicien consommé a su adapter son
talent souple et varié à toutes les inflexions de la
pensée du librettiste et a écrit une petite partition qui
est une merveille de finesse, et de joie. Facile à
mettre en scène, cette très jolie saynète est à recom-
mander aux sociétés d'amateurs. Elle peut être
jouée dans un salon, avec accompagnement de
piano ; mais il en existe aussi une partition d'or-
chestre.

L'heure du bateau. — Un commissionnaire
fumait sa pipe, sur un banc, à Ouchy, lorsqu'un
étranger qui fait de fréquents séjours à l'hôtel
Beau-Rivage et qui est connu pour son avarice,
s'approche et demande :

— Dites-moi, brave homme, à quelle heure
passe le bateau pour Genève ?

Un autre commissionnaire, qui avait entendu
la question, dit en patois à son camarade :

— Ne lo lâi dis pas, lo parâi ne vâo rein tè
bailli.

Invitachon à dinâ.

L'étâi aô tzautein. Dè bouèbos — le san tant
fouinets — guegnavant sein vergognia, pe la
porta à maîti aovèrtè, lo père Djan-Luvi que di-
navant avoué sa fennè.

Djan-Luvi, que n'avai min dè pacheincè, laô
fâ, coumin se l'ètai dè bouna :

— Hé, lè bouèbo, volliâi-vo dîna avoué no,
coumin hiai ?

— Mâ, on n'a pas dîna tsi vo, hiai ; n'ein dinâ
à l'hotô.

— Eh ! l'est bin por cein que vo z'invitâ à dîna
coumin hiai !

Vo peinsa sa lei bouèbos dimandiront laô
restè ! — V.

Roucoulement. — Le père d'une jeune fille
lui dit un jour, ainsi qu'à son fiancé :

— Voici des mois que vous ne vous quittez
plus, que vous vous devorez des yeux, que vous
vous embrassez dans les coins. Il est temps que
tout cela change : Mariez-vous !